Le Nord dévasté : préface et première partie, « L'Âme du Nord »

Henry Cochin

1920

PRÉFACE i

« *Des peuples entiers vont défiler sur les champs de bataille où la France et ses nobles alliés ont sauvé la civilisation.*

« *Le Comité France-Amérique veut leur offrir une série de petits livres où quelques Français ont noté, avec une piété filiale au jour le jour, pendant les quatre années du martyre, les souffrances et les gloires de leurs provinces.* »

Ainsi écrivait Maurice Barrès, en tête du volume « La Lorraine dévastée ». Et il ajoutait : « *Voici le premier volume de ces pèlerinages tragiques.* » En voici aujourd'hui un nouveau. On voudrait espérer qu'il ne sera pas indigne de ses excellents modèles : il servira de guide au lecteur dans un autre « *pèlerinage tragique* », — « Le Nord dévasté ».

On m'a demandé de présider à cette partie de l'œuvre commune, qui est écrite pour l'honneur du nord de la France, et pour la honte de ses ravageurs. C'est sans doute parce que l'on sait que j'aime profondément la noble contrée laborieuse, que je lui suis attaché de tout temps, et que j'ai exprimé avec plus de chaleur peut-être qu'un autre cet amour et cet attachement.

Cet appel m'honore et je ferai mon possible pour y répondre dignement. Je parlerai du Nord ainsi qu'on en doit parler, avec émotion, avec respect, mais avec cette sincérité aussi, qui est sa qualité préférée. J'ai écrit jadis une ii « Âme flamande », *qui a été dans bien des mains dans le Nord, dans les*

villes et surtout dans les campagnes. Je voudrais aujourd'hui conduire cette âme *à travers la tempête de Guerre, la voir dans la souffrance, et retrouver cependant l'image de sa force passée, évoquer l'espoir des résurrections de l'avenir.*

J'en dirai ce que je sais, ce que j'ai vu, ce que j'ai compris. Je ne dirai pas tout. Je ne tracerai pas à moi seul le multiple tableau, de nos villes et de nos bourgs, heureux et affligés. L'entreprise serait bien au-dessus de mes forces. Lassé que je suis par la guerre, et les plaies qu'elle m'a laissées au cœur, j'aurais été impuissant à pousser l'œuvre assez loin, si je n'avais pu m'assurer le concours de deux bons écrivains, fils ardents de notre Nord, attachés à son étude, pénétrés de son caractère, et préparés donc à le décrire et à le faire connaître. André Mabille de Poncheville et Nicolas Bourgeois sont, autant que je puis l'être, inspirés de ce noble sentiment qui est le patriotisme local. Pour bien aimer les grandes patries, il faut savoir aimer les petites. Cette vérité n'a jamais paru plus éclatante qu'en ces jours où les petites patries d'Alsace et de Lorraine ont glorieusement rallié la grande patrie française.

Nous voulons faire passer devant les yeux du lecteur l'image de toutes les parties du Nord de la France, les Flandres flamande et française, le Hainaut, le Cambrésis, les Ardennes, dans un tableau rapide et vivant. Nous l'avons écrit sous le coup de la douleur qui nous a étreints, en songeant à ce que fut la bonté et la beauté de ce pays, et à ce que reste l'horreur de sa dévastation.

Ceux qui liront ce livre penseront à leur propre contrée, à leur demeure, à iii
leurs prospères entreprises, et se les figureront souillées et massacrées : ils sauront, point par point, l'étendue du crime de la guerre allemande et la nécessité des réparations.

Avant d'entrer dans le récit palpitant, où passeront, innombrables, les villes, les champs, les hommes, les femmes, les travaux, les mœurs de notre Nord, — il faudrait que l'on pût se représenter, en traits généraux, l'unité du caractère moral de cette région si variée, aux formes si multiples. Il faudrait l'apercevoir d'ensemble, telle que la Guerre l'a faite, et telle qu'elle était avant la Guerre, — cette contrée du Nord de la France, riche, prospère, pacifique — la plus avancée dans le progrès et la civilisation, — en même temps la plus fidèle peut-être à ses traditions et à ses usages, — heureuse contrée !

— mais aussi contrée infortunée, vouée depuis des siècles à servir de terrain aux luttes effroyables des peuples ! C'est bien ainsi que l'a vue Michelet, dans le Tableau de la France, *où, parmi tant de paradoxes et de fantaisies, jaillit parfois la parole prophétique :*

« Cette frontière des races et des langues européennes est un grand théâtre des victoires de la vie et de la mort. Les hommes poussent vite, multiplient à étouffer ; puis les batailles y pourvoient. — Là se combat, à jamais, la grande bataille des peuples et des races. — C'est là le coin de l'Europe, le rendez-vous des guerres.

« Voilà pourquoi elles sont si grasses ces plaines : — le sang n'a pas le temps d'y sécher ! »

Hélas ! ces merveilleuses plaines, voilà qu'une fois de plus le sang les a baignées. Voilà qu'une fois de plus, elles ont été ravagées, pillées, renversées, ces demeures débordantes de vie ; — mais ravagées, pillées, renversées cette iv
fois, ainsi qu'elles ne l'avaient jamais été en aucun temps, ni par aucun ennemi, ni par les Barbares, ni par les Gueux du seizième siècle. Car elles l'ont été avec une méthode savante et sauvage à la fois.

Regardez bien, et que rien n'échappe à vos yeux, vous, spectateurs du lendemain du crime.

C'est une contrée de cent cinquante kilomètres de long, peuplée de près de deux millions d'habitants. Je distingue dans sa dévastation trois zones : d'abord une zone large de plusieurs kilomètres, ce que l'on appela pendant la guerre, le Front ; *elle est aussi large, parce que, comme on sait, le* Front *s'est plusieurs fois déplacé. Cette zone-là est annihilée, comme l'est, dans les guerres modernes, un Front de guerre, par l'artillerie, les explosifs, les incendies, les mines. Dans cette zone-là, c'est à peine s'il reste pierre sur pierre ; les arbres mêmes sont morts empoisonnés. — Une seconde zone, plus importante, qui se trouvait à l'arrière du Front, n'a pas subi les mêmes ravages : elle a été occupée par l'ennemi, brutalement, pendant quatre ans, avec les pillages, les rançons, les réquisitions, les enlèvements. — Une troisième zone, celle de l'extrême Nord, — sans cesse bombardée par mer et par terre, sans cesse menacée d'invasion, inondée dans ses parties basses ; — c'est la plus heureuse !*

Dans cette contrée, dans les trois zones — pourra-t-on voir renaître l'industrie, l'agriculture, — la vie ? — Combien pour cela faudra-t-il de temps ?

Et quand pourra renaître la beauté ?

PREMIÈRE PARTIE. L'ÂME DU NORD

CHAPITRE PREMIER. LE NORD DANS LA GUERRE

1. — Août-septembre 1914 Qui pourra donc mesurer le mal qu'a fait à la France, au monde, à la civilisation, le ravage du Nord de la France ?

Pour le comprendre, il faut se représenter quel puissant organe de la vie nationale était le Nord de la France. Pour cela, disais-je, il faut sentir l'unité de cette vaste région, unité qui fait toute sa force, — unité de cœur, d'esprit, de volonté.

Je m'efforce de revoir le Nord, tel qu'il fut à la veille et au jour de l'attentat de 1914, tel qu'il se comporta jour par jour, tandis que la lutte s'avançait, que le malheur pesait, que le ravage s'exerçait. Je me reporte au mois d'août 1914 : je reprends un à un tous mes souvenirs, les plus simples, les plus directs de ces jours, de ces heures, de ces minutes dont la mémoire ne nous quittera qu'avec la vie. — Le tableau de ces incroyables moments ne saurait être tracé que par le rassemblement de tous les traits que donnent les témoignages intimes.

Suivez-moi dans mon village, coin perdu de la Flandre maritime, le 1er août 1914. Je revois la terrible journée, au soir de laquelle j'ai trouvé au village les gendarmes du canton, qui venaient apporter l'*Ordre général de mobilisation*. J'ai fait sonner le tocsin, et puis, en présence de la population assemblée en hâte, j'ai lu, à haute voix, sur les marches de la mairie, l'ordre qui appelait les enfants de la France à sa défense.

Ce soir-là fut une heure d'ardeur virile, de confiance, bien plutôt que d'angoisse. Certes, l'image de la mort planait sur nous. Mais nous voyions plus haut, l'espérance. Et nous n'avons pas pu, par bonheur, réaliser dès lors l'horreur des désastres, de ceux qui allaient ruiner la France, de ceux surtout qui menaçaient notre contrée.

Elle m'était apparue, ce jour-là même, la Flandre, si belle, si calme, si dé-

bordante de vie et de santé. Je la revois toujours ainsi quand je pense à ce jour-là ! Car ce jour-là justement une circonstance avait fait que je l'avais parcourue de part en part. J'étais sorti de chez moi à la première heure du jour ; on m'avait convié à l'inauguration d'une nouvelle ligne ferrée, — un de ces chemins de fer à voie étroite qui serpentent si utilement à travers nos villages et nos champs. — Nous nous étions embarqués sur un train pavoisé, auprès de la frontière belge, et nous avions roulé à travers le pays pendant plusieurs heures.

Certes, au long du voyage, ce 1er août 1914, sur nos esprits pesait l'inquiétude. Mais malgré tout, vraiment, par moments, elle se dissipait. On avait beau faire, savoir les menaces, les terribles probabilités. On ne pou- 3
vait se décider à croire à la guerre : on l'avait vue tant de fois de si près ! — De moins près, sans doute, qu'en cet août ! — Mais qu'en savait-on ? — Un espoir, même vain, même déraisonnable, renaissait toujours.

Et puis, comment résister aux séductions de l'heure ? Le temps était si beau, et les champs si riches ! Qui a oublié les splendeurs ironiques de ce fatal été, et ses royales moissons ? — Nous roulions sous un soleil d'or parmi une mer de blés. Au loin vers Dunkerque, fumaient les cheminées du port et des usines. Les beaux villages, luisants de propreté, s'égrenaient l'un après l'autre. À chaque station c'était l'acclamation d'une foule endimanchée. Partout l'image de la santé, de la prospérité et de la paix.

Et nous arrivions enfin, parmi l'émeraude des plus belles prairies du monde, à l'ombre du beffroi de la charmante ville de Bergues. — Là pourtant on en apprit un peu plus. De Dunkerque venaient des rumeurs plus sombres. Chacun avait hâte de rentrer chez soi. — Nous nous sommes séparés.

Dans chacun de nos villages nous attendait l'affiche redoutable, la nouvelle de mort, la guerre ! — Ce contraste jamais ne s'effacera de ma pensée.

Deux jours plus tard, le lundi 3 août, nos soldats ont quitté mon village, par le train de 6 heures du matin. Le curé a dit la messe dans l'église du village, à 4 heures et demie ; elle était remplie comme elle l'est à peine aux grandes fêtes. Dès 3 heures, dans les champs, sur les chemins, le long

des canaux, c'était un grand mouvement dans l'ombre. Au petit jour, la place du village était noire de monde. 4

Quel souvenir ! les visages étaient graves, résolus : pas une larme dans les yeux. Une mère de famille m'a dit :

— On a pleuré avant de fermer la porte des maisons !

Un long cortège a conduit les braves enfants jusqu'à la station du chemin de fer. Quelques adieux, quelques cris de « Vive la France ! » — Par dessus tout une impression de recueillement et de calme résolution.

Quelques jours après, un ami qui revenait de Belgique, et qui s'était trouvé dans un village des environs de Furnes le jour de la mobilisation, me raconta ce qu'il avait vu : la scène était toute pareille.

Nous apprenions l'attitude héroïque des Belges, ce fut notre premier réconfort. Et pour tout dire, quoiqu'on eût dès longtemps prévu la possibilité de la violation de la Belgique, et l'invasion par le Nord, — quoique nous ne fussions pas à ce sujet sans crainte, nous ne pouvions pas bien, dès l'abord, réaliser dans nos esprits tant d'infamie et croire aussitôt à la rupture des traités. Nous gardions inconsciemment ce sentiment que nous étions pour quelque temps à l'abri.

Les événements eurent vite fait de détruire ces illusions. Les jours qui passèrent nous apprirent l'envahissement du Luxembourg, le viol de la frontière belge, la résistance sublime de Liège. Et nous nous retrouvions, avant que le mois fût à moitié écoulé, haletants d'émotion, et nous écoutions au ras du sol le tonnerre lointain du canon de Charleroi. — Le Nord était envahi.

Nous pouvions mesurer l'étendue de notre malheur. Nous en connais- 5
sions mal les précisions. Nous avions chaque jour sous les yeux les préparatifs de la défense, en vue de rendre impraticables nos campagnes basses, pour barrer à l'ennemi le chemin de la côte et des ports. Toute navigation intérieure interrompue, les écluses fermées, les canaux coupés de batardeaux, — l'eau montait doucement heure par heure, et dans les niveaux les plus bas de nos plaines, l'inondation s'étendait et déjà couvrait la terre. La ville de Bergues, comme dans une île, réfléchissait ses tours dans un miroir d'eau.

Nous savions cela : nous n'en savions pas beaucoup plus. Les lettres, les journaux nous faisaient presque complètement défaut. Je pouvais encore avec Dunkerque et Saint-Omer, user du téléphone. Il me donnait quelques rares, brèves, vagues nouvelles. Le soir, à la fin de ces interminables journées, je voyais affluer tout le voisinage, pour apprendre avidement le peu que je pouvais savoir. — Des noms nous étaient jetés, qui brusquement nous révélaient l'avance foudroyante de l'invasion. L'ennemi était à Baisieux, — il était au Cateau ; — il était devant Maubeuge.

Pour nous au fond de nos plaines flamandes en partie inondées, pour nous qui étions encore libres, chacun de ces noms prononcés nous semblait un coup dont nous étions frappés au cœur. — Un jour pour la première fois, nous fûmes coupés de Lille. La chose ne nous parut pas possible : bien des gens n'y croyaient qu'à peine. Certes, dans l'émoi des désastres successifs, devinés plutôt que connus, nos cœurs de patriotes français se sentaient serrés cruellement. Mais je discerne, quand j'y pense, et je distingue bien spécialement, la souffrance du patriotisme provincial, une douleur, si je puis dire, plus directement familiale et fraternelle. 6

En septembre, il y eut à reprendre courage. Je reverrai toujours cette soirée où j'eus le bonheur d'annoncer à mes visiteurs le grand recul de l'ennemi, auquel nous ne savions pas encore donner son nom historique : *la Victoire de la Marne*. On acclama ! On battit des mains ! Était-ce la délivrance ? Fallait-il pavoiser le village ? On eut raison de n'en rien faire. — Encore que l'espoir fût rentré dans les cœurs et ne dût plus les quitter, nous n'étions pas au bout de nos misères :

Pour le Nord elles commençaient à peine.

Comme elle nous étreignit la douleur « familiale et fraternelle, » — lorsque commença à défiler le long des routes l'interminable cortège des fugitifs ! — Nous avions vu d'abord ceux de la Belgique, ce furent ensuite ceux du Nord et du Pas-de-Calais, de Lille, de Douai, de Valenciennes, de la région minière ; — d'abord les hommes en âge militaire, que les autorités avaient aussitôt expédiés au loin, pour éviter la main mise de l'ennemi, — et ensuite tous les évacués de la ligne du feu, hommes, femmes, petits enfants.

Quelles misères ! quelles détresses ! — Du petit jour à la nuit noire, les malheureuses processions se suivaient presque sans interruption sur les routes, — s'arrêtaient pour prendre un peu de repos, et puis repartaient, pour gagner les villes, où, tant bien que mal, des secours avaient pu être organisés, — pour gagner la mer et s'embarquer.

Malheureux fugitifs ! Il en tombait en route. Il en mourait. Et, chose plus lamentable peut-être : il en naissait aussi ! — C'était comme la grande 7
fuite prédite aux jours de l'antéchrist : malheur aux femmes nourrices et celles qui allaient être mères !

2. — Les tortures du Nord Octobre, novembre. Nous étions à l'arrière-plan de la suite de la guerre, de cette effrayante *course à la mer*, où l'ennemi, repoussé et furieux, chercha sa revanche, dans ce qu'il a appelé, trop tôt, son *Sedan maritime*.

Nos fortes, patientes populations ont continué, sans un jour d'arrêt, à cultiver la terre ; les champs ont été labourés, les usines ont fumé, mais au milieu de quel infernal sabbat ! Ce n'était plus comme en août le grondement sourd du canon. Le sol fut ébranlé jusqu'en ses profondeurs par les fracas de l'Yser et d'Ypres. La nuit, de minute en minute presque, c'était sur toutes les lignes ferrées de la côte, le grondement sans arrêt des trains qui roulaient, dans les ténèbres, les renforts de notre armée.

Nous n'étions plus abandonnés, comme en août ! Avec notre armée, nous voyions affluer celle de nos alliés : Anglais, Écossais, Hindous, traversaient nuit et jour nos villes et nos villages. Non, nous n'étions plus abandonnés ; mais nous étions presque devenus le champ de bataille. — Et, pour la seconde fois (mais la bonne, hélas !) nous étions coupés de Lille et des deux tiers de notre région du Nord.

C'est alors que nous avons senti combien nous l'aimions, quelle unité de cœur unit tous les Français du Nord d'un lien puissant. Nous n'avons pas cessé un jour de penser à nos frères envahis. Des semaines, des mois se 8
passaient sans que nous ayons rien appris de leur sort. Nous les savions malheureux, nous les sentions fidèles au devoir. Mais nous ne pouvions rien savoir, en fait, de leur misère et de leur vaillance. — À de rares occasions, quelque nouvelle nous arrivait pourtant, par des voies indirectes,

— par la bienveillante entremise du Saint-Siège, du roi d'Espagne, — par quelque lettre d'un de nos prisonniers en Allemagne. Un peu plus tard ce fut le témoignage de quelques évadés, qui, au risque de la vie, avaient traversé la Belgique pour s'embarquer en Hollande, et rentrer en France. Les messages étaient nécessairement rares, tardifs, laconiques : un tel, ou une telle, se portaient bien, à telle date ! — Avec quelle passion on se jetait sur la moindre lettre, on interrogeait le messager.

Cependant, par force, des relations dûrent s'établir. Je me souviens toujours de l'émotion profonde que causa chaque passage de cet homme dont la bravoure et le dévouement au bien public ne peuvent être assez loués, M. Louis Guérin. Choisi pour organiser le ravitaillement et établir les communications avec nos amis d'Amérique, qui ont sauvé de la famine la Belgique et la France envahie, il renouvela plusieurs fois le périlleux voyage. Discret, ne voulant compromettre par aucune imprudence sa mission d'utilité publique, — il nous apportait du moins l'esprit, et, si je puis dire, l'air de nos contrées séparées.

Peu à peu, ces occasions se multipliaient, — plus tard surtout, quand l'ennemi évacua par la Suisse une partie des populations. Nous avons fini par savoir quelque chose de la vie de nos frères. On s'en allait à Évian attendre les malheureux trains d'évacués, guetter aux fenêtres des wagons les visages hâves, et là, anxieusement, poser des questions, attendre les réponses le cœur battant : « — Un tel ? Une telle ? Vit-il ? Est-il mort ? » 9

Et on accueillait ces douloureux fugitifs. De belles œuvres avaient été formées pour les recevoir et les secourir.

Nous avons vite appris le détail de leurs souffrances ; mais il fallait pour tout savoir, il fallait les presser de questions, car ils ne parlaient guère de leurs privations et de leurs jeûnes : « Ce n'est rien, disaient-ils. » — Ils nous donnèrent des leçons d'endurance et de confiance. Cependant nous finissions par nous instruire de ces misères, qui « n'étaient rien », — et surtout des souffrances morales ; nous nous figurions bien les jours de désolation, et je me rappelle, certes, le tableau que je m'en faisais à moi-même et que je m'efforçais de fixer en ces jours mêmes, par tous les traits recueillis çà et là.

Ces demeures, disions-nous, ces bonnes maisons de famille, où l'on était

si bien accoutumé à vivre en paix, à son aise, les voilà ruinées, au moins souillées, abîmées, dégoûtantes, peuplées d'ennemis. Jadis le poète en gémissant avait dit :

> Ma maison me regarde et ne me connaît pas !

Mais ici, c'est le supplice inverse : ce sont eux, nos amis, nos frères infortunés, qui ne la reconnaissent pas, quand ils la regardent, cette maison de leur père, cette maison de leur jeunesse, où se vautrent et se gobergent, quand ils ne font pas pire, d'insolents barbares. 10

Il y a des maux plus cruels. Il y a des peines qui ne touchent pas seulement les sens, mais qui percent le cœur. Il a fallu, pendant de longs mois, subir le spectacle des violences, des réquisitions, les arrestations, la prison, la fusillade. On a vu brutaliser les représentants de l'ordre public, dont le seul crime était de défendre les droits et la vie de leurs compatriotes. Pensons aux maires dans leurs villes ou leurs villages, aux fonctionnaires depuis le plus haut rang jusqu'au plus modeste, aux Évêques, — dignes frères du grand cardinal Mercier, — à l'Évêque de Lille, à l'Archevêque de Cambrai.

Combien ont été maltraités, outragés, conduits devant le peloton d'exécution, — exilés, emprisonnés ? — Il y a les morts de mort violente ; il y a aussi les morts de lassitude, les hommes âgés, épuisés, qui n'ont pu supporter jusqu'au bout les brutalités. — Pensons à eux, mais pensons aussi à ceux qui les ont vu souffrir et mourir, et qui ont souffert de leurs peines. De combien d'horreurs n'ont-ils pas été témoins encore ! Il y eut les déportations brutales des hommes que l'on soumettait au travail forcé. Il y eut bien pire encore : l'enlèvement des jeunes filles, le *maximum*, je crois de l'infamie allemande.

3. — L'héroïsme du Nord J'ai répété ici, presque en propres termes, mon témoignage personnel sur les nouvelles du Nord, que nous recevions au cours de la guerre. Je ne puis faire mieux que de me référer à mes expressions d'alors, avec la vie que leur donnait le contact direct des événements. 11

Alors sans doute, nous apprenions les souffrances des populations séparées : mais nous ne pouvions pas connaître tous les faits précis de leur héroïsme. Si on les apprenait, on les tenait cachés, pour ne rien révéler à l'ennemi toujours aux écoutes. Mais on n'en savait jamais que la plus petite part. — Et quand les aura-t-on tous appris ? Chaque jour nous en révèle. Qui connaîtra jamais par leurs noms les innombrables braves gens, hommes, femmes, enfants, qui ont su, pendant d'interminables mois, tenir bon, faire bon visage, garder l'espérance, et se dévouer au salut public, soigner les malades, cacher les soldats, faire fuir des captifs, — et cela sous la menace permanente de la grossièreté allemande, et, pire encore, de la bonne humeur injurieuse ?

Comment en citer seulement quelques-uns, sans crainte d'injustice et d'oubli ? — Je n'en citerai qu'un seul, — si frappant, — celui de ce héros Lillois, le pharmacien Willot, auquel aujourd'hui dans sa ville un monument va être justement élevé : celui-là, avec l'aide de quelques hommes et de quelques femmes braves comme lui, avait entrepris cette œuvre : maintenir l'esprit public dans la confiance ! — Et durant les terribles années, ces entrepreneurs de vaillance ont pu rédiger, imprimer sous le manteau, distribuer par milliers en secret, un journal qu'ils appelaient l'*Espérance*. Soupçonnés, poursuivis, ils ont continué leur œuvre. Plusieurs d'entre eux étaient déjà sous les verrous, que les autres grimpaient encore la nuit sur un toit, où ils avaient eu l'audace de poser les antennes d'une télégraphie sans fil, — et y recueillaient, pour l'*Espérance*, les communiqués français ! 12

C'est là, dans les contrées opprimées, qu'a régné le plus souverainement cette solidarité des cœurs, qui a été nommée (d'un beau nom qui restera dans l'histoire) : *Union sacrée*. — Nulle part elle ne fut plus complète. On vit fraterniser, catholiques, socialistes, radicaux. Il n'y avait plus de partis ; il n'y avait plus que des Français. — C'est là justement ce que les boches n'ont jamais pu comprendre. On leur avait annoncé une France pourrie de haines, divisée jusqu'à la décomposition. Et voilà que leur présence seule suffisait, — leur présence détestée, — pour cimenter la plus solide des amitiés.

Cette amitié, dans la région du Nord, se fortifiait par ce caractère spécial, par cet esprit fraternel de bonne humeur cordiale, qui est l'essence même

de notre patriotisme régional. Voilà encore et surtout ce que nos ennemis n'ont jamais pu admettre : c'est cette bonne humeur persistante[1].

Les opprimés n'ont pas voulu donner un instant aux oppresseurs la joie de penser qu'ils les avaient accablés. Leur fierté s'est révoltée en railleries sous les opprobres, et les coups mêmes. Mille exemples en sont cités, en Belgique et dans le nord de la France. J'en ramasse, en passant, un ou deux.

Un vieux religieux, pesant et impotent, assis dans son fauteuil d'où il ne peut bouger, voit entrer un grand diable d'officier prussien, qui en parlant, lui tient au visage le canon de son revolver : « — Mais monsieur, — dit le vieillard, — ne me visez donc pas de si près : vous êtes toujours bien sûr de ne pas me manquer ! » 13

Dans les rues de Lille, quand on enlevait les écoliers, sous le prétexte de les emmener cultiver les champs, ces sublimes enfants riaient et chantaient, et, comme on leur interdisait la *Marseillaise*, ils entonnaient la vieille chanson populaire : — « *Savez-vous planter les choux, — À la mode de chez nous ?* »

Oh ! oui, certes, ces enfants-là, ils étaient bien « *à la mode de chez nous !* » — L'Allemand ne pouvait pas comprendre cela. Je pense qu'il murmurait : « légèreté française ».

CHAPITRE II. LA VALEUR DU NORD 14

1. — Les « litanies de l'activité humaine » C'est après l'armistice que nous sont arrivées, à nous qui étions au dehors, toutes ces images de l'héroïsme de la France envahie. Elles nous ont charmés, ravis, non pas surpris. Il semble qu'au loin, nous les avions pressenties. — Tandis que le Nord envahi souffrait, le Nord bombardé pensait à lui tendrement. Nous sentions, jour par jour, nos cœurs plus chauds, plus voisins, plus émus, notre pitié plus débordante. Il nous semblait que nous les voyions, nos frères, nos sœurs, vaillants et souffrants ; et nous les voyions comme nous les connaissions, comme nous-mêmes, dans leurs demeures toutes pareilles aux nôtres, avec leur caractère, leurs façons, qui ne différaient

1. Voir le beau roman de Darmentières : *Maman* (Paris, 1919).

des nôtres en rien. Nous ne pouvions penser à eux sans les voir, les toucher, nous identifier absolument à eux.

Nous nous sentions atteints, chacun de la même manière que chacun d'entre eux l'était.

Dans son malheur, le Nord a bien ressenti son unité. Nous nous sommes constatés un seul peuple, une seule et même branche des enfants de la France. Dans ces jours-là le Nord n'a eu qu'une âme. 15

Cette âme-là, les siècles nous l'ont faite. À l'origine, nos peuples du Nord sortaient de souches diverses, voisines à vrai dire, mais non tous de la même souche. Notre grande bande de pays qui remonte du Sud-Est au Nord-Ouest, des Ardennes à la mer du Nord, a eu plusieurs noms dans l'histoire, Cambrésis, Hainaut, Flandre française, Flandre flamingante, sans parler de multiples noms de petites circonscriptions régionales. Nos deux millions d'âmes ont pourtant une grande similitude de caractère, de façons, de tendances, de goûts.

Le Nord s'est quelquefois plaint que la France ne le connût et ne l'aimât pas assez. Il rebutait par son rude climat. On ne savait pas son charme, son attrait, sa beauté, à peine même mesurait-on bien à sa vraie mesure son utilité pratique. En tous cas on se le figurait noir et fumeux, brumeux, hérissé de cheminées d'usine.

Tel est le sort de ceux qui travaillent pour le bien des autres. Les gens pour qui ils peinent voient surtout leurs mains calleuses, et ne savent pas assez les regarder dans les yeux et les pénétrer au cœur. Mais s'il est vrai que cette injustice a régné dans une certaine mesure, — assurément, la guerre a changé tout cela. On connaît bien le Nord aujourd'hui : on l'a découvert en le défendant et en le conquérant.

On sait sa valeur. On reconnaît aussi sa beauté.

Sa valeur d'abord. On l'estime mieux qu'on ne savait l'estimer. On a pu mesurer ce que la France, ce que le monde perdent, quand le Nord est empêché de travailler. Que de sources de vie, de prospérité, de confort tarissent par contre-coup, quand s'arrête l'énorme flot de production des usines du Nord ! 16

Écoutez comme un des travailleurs du Nord, mon ami Eugène Motte, chantait, avant la guerre, la prodigieuse activité de son pays, dans un discours resté fameux.

« Quelle région ardente et diverse que la nôtre ! Quelle galerie de glaces, moins somptueuse, moins orgueilleuse, moins en festons et en astragales que celle de Versailles, — mais autrement féconde, où pourront se refléter toutes les formes de l'activité de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie, du Cambrésis… métallurgie, houillères, sucreries, distilleries, produits chimiques, amidonneries, électricité, constructions navales, machines à vapeur, automobiles, alimentation, — et tant d'autres que j'oublie, car je ne puis réciter les *litanies de l'activité humaine !* »

Dans cette superbe *litanie*, il manque une antienne ; il manque l'agriculture, la plus belle agriculture, je pense, que connaisse la France, et peut-être l'Europe. — J'ai vu pendant la guerre, des cultivateurs français de toutes les régions, cantonnés comme soldats dans nos plaines du Nord, s'extasier devant nos procédés de culture et nos rendements. On travaillait alors nos champs, notez-le bien, comme on pouvait, manquant de bras, manquant d'engrais, manquant d'outils et de machines, le tout étant réduit au strict nécessaire et à des arrangements de fortune. On travaillait parmi l'encombrement des cantonnements, des camps français et alliés, des dépôts de munition, des lignes de chemin de fer improvisées, avec des routes défoncées et encombrées, des canaux obstrués. Ce n'est pas tout : on travaillait sous la menace du bombardement aérien, et, dans les parties basses, sous la menace des inondations. — Rien n'y faisait ; on 17
tirait de ce sol des récoltes plus fortes, plus riches qu'on n'en voit nulle part. Et l'on s'efforçait, ce qui était plus difficile encore, de maintenir l'élevage du bétail.

Planche II. — *La dévastation au pied du mont Kemmel.* (Service photographique de l'armée.)

Les ennemis le savaient bien, et, dans les pays occupés, ils tiraient tout le profit possible des terres préparées par l'art et le travail séculaire de nos cultivateurs. Et, soigneusement, ils s'emparaient du bétail, et s'en vantaient. J'ai entre les mains des cartes postales, trouvées sur des prisonniers allemands en 1916 : on y voit, dans la rue d'un village du Nord,

de bons boches, le sourire aux lèvres, qui emmènent un long cortège de belles vaches flamandes.

Travail agricole, travail industriel : d'un bout à l'autre de la région du Nord, règne le travail. On peut dire que nul ne songe à autre chose qu'à travailler. Certes, autant et plus qu'ailleurs, surgissent-là les difficiles problèmes qui troublent le monde entier, les problèmes de l'organisation du travail. Mais j'aime à croire qu'ils trouveront de plus faciles solutions pratiques dans le pays où le travail est une tradition séculaire, que dans plusieurs autres où il est presque une nouveauté.

Nulle part d'ailleurs d'aussi grands efforts n'ont été accomplis pour améliorer la condition des travailleurs, leur assurer les secours nécessaires au corps et à l'âme. Qui dira combien la guerre allemande a détruit d'écoles, d'hôpitaux, d'églises ?

Tous les esprits ici sont ouverts aux grandes préoccupations sociales et charitables. Elles nous sont en quelque sorte naturelles et d'ailleurs traditionnelles aussi. Ceux qui ont observé le Nord dès longtemps, y ont noté 18
cette particularité, laquelle reste vraie même aujourd'hui dans beaucoup de cas — : c'est que le travail y est rarement excessif, — *improbus* eût dit le poète latin. Dans les usages du pays, le travail implique le repos. On ne s'impose pas à soi-même, et donc on n'impose pas aux autres un travail qui excède la limite, et supprime le loisir et la distraction.

Ce fait, qui a été constaté chez nous depuis des siècles a frappé l'œil d'un sagace observateur moderne. L'image que Balzac a tracé du caractère flamand n'est pas parfaite ni sans erreur. Mais elle a des traits gravés vraiment par le génie. Il a aperçu ce singulier ensemble de bonne humeur et d'indépendance qui est naturel à notre peuple, et qu'il définit d'un mot : « une *bonhomie vraie* ». Et il ajoute en commentaire : « Cela implique le travail sans fatigue ».

2. — Les mœurs et les façons du Nord Ces qualités spéciales semblent à Balzac ressortir de l'aspect même des demeures. Un intérieur du Nord, dans son ordre et sa propreté coquette, offre à ses yeux des « couleurs moelleuses ». — Les couleurs sont toujours les mêmes et ces belles images se sont perpétuées. À vrai dire, elles se perpétuent

surtout, dans les parties rurales ou les petites villes, et il arrive qu'elles se perdent dans certains entassements urbains et industriels. Mais il n'y a jamais à chercher bien loin pour les retrouver. Une demeure propre, indépendante, convenable à la vie de famille, c'est le besoin de tout homme du Nord. Tout y est calculé en vue de ce besoin : et cela, on peut 19
presque le dire, dans toutes les classes de la société. On y connaît moins que partout ailleurs l'excès, ou du luxe ou de la misère. Chacun chez soi, et chacun maître chez soi, c'est le principe. Nous dirions volontiers, comme jadis le paysan anglais : *La maison de tout homme est un château.*

Maître chez soi ne veut pas dire insociable : tout au contraire ! — Nous sommes éminemment sociables. L'homme du Nord n'aime rien tant que l'association. Il commence par l'association primordiale, celle de la famille, qui lui est chère entre toutes ; qui pourra louer assez la femme flamande, infatigable travailleuse, gardienne des traditions de la race, de la vie saine, propre, indépendante, dans les demeures peuplées de beaux enfants ? — C'est ici, une contrée où se maintient une belle natalité.

L'homme du Nord est attaché à sa commune, et volontiers il retrouverait dans son cœur les passions municipales des siècles passés. Mais encore il aime à voir créer des sociétés de toutes sortes, soit pour l'utilité comme les mutualités, les coopérations, — soit pour le plaisir et la pure sociabilité, sociétés de musique, de tir, sports, jeux, amusements divers. — Tout cela mène à des réunions, à des fêtes. Et c'est là l'un des goûts caractéristiques du Nord. On excelle à organiser les fêtes et les cortèges, fêtes religieuses, comme nos belles processions magnifiquement décorées de costumes, de bannières, de banderoles, — comme nos fêtes civiles d'usage, le Carnaval, la Saint-Martin de Dunkerque, la Braderie de Lille.

Ces fêtes sont à la fois solennelles et familières, décoratives et gaies. Je veux me rappeler la dernière que j'aie vue, avant la guerre, — bien peu de temps, hélas, avant la guerre, — et dont le souvenir joyeux se mêle 20
dans ma mémoire aux angoisses qui ont suivi. Je veux parler des fêtes de Lamartine, en septembre 1913, dans la délicieuse ville de Bergues, massacrée depuis par les obus allemands. — (M. Paul Deschanel, qui y assistait comme président de la Chambre, en a conservé, dit-il, un souvenir unique). — Toute la matinée s'était déroulée gravement joyeuse dans la petite ville pavoisée, avec les discours, les cortèges, les fanfares, les cho-

rales. Vers le soir c'était la fête populaire, le défilé traditionnel des *Reuze*, — mannequins gigantesques et comiques, qui roulent, tournent, dansent au milieu d'une foule en liesse.

Rien de plus gai, de plus joyeux, de plus vraiment festival !

La fête essentielle c'est la communale, que l'on nomme d'un vieux mot français : la *Ducasse*. On ne connaît pas l'âme du Nord, si l'on ne comprend pas l'âme de la Ducasse. — Elle prend des formes diverses suivant l'importance des lieux, suivant qu'on la fête à la ville ou bien au village. Il ne faut pas la juger suivant le nombre ou l'importance des baraques, des musiques, des jeux, — matériel de toutes les fêtes. Le passant n'y voit que cela, et l'occasion plus ou moins bruyante de plaisirs populaires. Il y a dans la fête bien autre chose. — À l'origine c'est une fête religieuse. C'est le moment de l'année consacré au culte de la famille. Les vieux parents reçoivent les enfants qui ont essaimé alentour. — À ce jour joyeux, on se prépare de loin, dans nos villages, par un nettoyage général de la maison ; on la lave, on la badigeonne, on la pare. Bel et salubre usage de propreté annuelle, et qui repose sur des traditions lointaines ! Le lendemain de la 21
fête on fait dire des messes pour les aïeux.

Pensez-vous pour cela que ce soit une fête sans gaité ? — Ce serait grande erreur. Elle est débordante de joie, avec, convenons-en, un peu d'excès à l'occasion : car la bière coule, et la danse fait rage : — encore que rarement on descende jusqu'à la folle kermesse de Rubens. On s'en tient plutôt à Teniers et Van Ostade !

Ces traits qui me reviennent en foule à la mémoire sont justes : je l'atteste. — Je ne les cherche pas. Je n'ai qu'à fermer les yeux et à laisser courir ma mémoire, parmi ces contrées où j'ai passé tant d'années de ma vie. Il va sans dire qu'un pareil tableau suppose ses ombres, ses exceptions, ses contrastes. Mais telle est pourtant l'image générale. Nul de ceux qui connaissent le Nord ne me contredira.

Telle j'aperçois distinctement notre grande région du Nord, — avant 1914 et l'attentat allemand, — dans le travail, l'activité, l'indépendance, la gaité.

CHAPITRE III. LA BEAUTÉ DU NORD 22

1. — La chaleur des cœurs et le charme des lieux Mais ce n'est pas tout. — Le Nord utile ? soit. On a dit qu'il était le « Magasin général de la France ». Le Nord vaillant, le Nord honorable, digne d'estime, digne d'amour ? soit encore. Voilà ce qu'aujourd'hui je pense, pas plus en France que chez les peuples alliés, personne ne contestera.

Il est une autre chose dont je voudrais persuader les amis de la France. L'ennemi allemand n'a pas seulement renversé une des utilités du monde, mais une de ses beautés. Le Nord a son charme, sa pensée, sa vie intellectuelle, sa poésie.

Il y a longtemps que j'ai entrepris de combattre deux préjugés tenaces, qui ont fait à nos pays du Nord tant de tort : les hommes sont froids, dit-on, et le pays est laid.

Tenir pour froids les hommes du Nord, c'est bien peu les connaître. C'est s'en tenir à leur premier abord, un peu réservé sans doute et non sans quelqu'ironie parfois. Ils ne se livrent pas à tout venant et au premier moment. Bien des gens s'y sont trompés, et s'y trompent. On les étonne en disant que les cœurs du Nord sont les plus chauds du monde, trop 23
chauds parfois, et jusques à l'excès.

La guerre a bien fait paraître cette froideur ! Avaient-ils le cœur plus froid que d'autres Français, les soldats de ces régiments de la région, qui tous, sans exception, ont été décorés uniformément de la fourragère ? — Veut-on un exemple de cette *froideur* ? Il m'en revient un, sur mille. Un jour, en 1916, je suis allé visiter dans une ambulance, un petit blessé de vingt ans, de mon village. Il avait les deux jambes brisées et suspendues douloureusement dans un appareil. Il était très pâle : — « Allons, lui dis-je, par façon de réconfort, tu vas rentrer au pays te reposer. La guerre est finie pour toi ! » — L'enfant répondit : — « J'espère bien y retourner à la guerre ! »

Ce sont des esprits attentifs, raisonneurs, prudents. Mais s'ils s'enflamment, c'est tout de bon. La flambée est ardente. Elle peut être terrible. Je ne suis pas le premier ni le seul à les avoir ainsi jugés. J'ai montré jadis ce qu'avait pensé d'eux, avec son jugement si souvent prophétique, Lamartine. Il n'est pas de tendres louanges qu'il n'ait prodiguées à ce *peuple sublime*, à cette *population du Nord, où tout est*

cœur, parce que tout est raison.

Il faut maintenant dire quelque chose de la beauté du Nord. Elle s'est révélée récemment à beaucoup de ceux à qui la guerre a fait traverser nos régions pour aller et revenir du front. C'est une des singularités du nord de la France que le contraste presque constant entre le rude aspect des contrées d'usines de fumées, de charbonnages, et de beaux paysages pittoresques, accidentés, et même boisés, qui se rencontrent dans un voisinage immédiat. — Telles, près des hauts fourneaux ardents de Maubeuge et de Hautmont, les superbes forêts de Trelon (que le ravage allemand a, hélas, défigurées) ; telles encore, après les plaines fumeuses de Lille et d'Armentières, les monts de Flandre, que nous appelons, avec une joyeuse exagération, la Suisse flamande, le Kemmel (aujourd'hui massacré), le Mont des Cats, Cassel, le Mont de Watten. Les points charmants, les sites ruraux et urbains ne sont pas rares. Mais ce n'est pas tout. Il y a d'autres beautés encore. Poussez plus loin votre exploration. Ne vous arrêtez pas sur la dernière ligne des collines, celle où César au premier abord, est resté court, se croyant arrivé à l'extrême limite du monde. Passez cette limite. Descendez jusqu'à la plaine immense, humide, conquise sur les eaux, qui s'étend sans bornes, sans presque une différence de niveau perceptible à l'œil, vers le Nord, — à perte de vue. Savez-vous en comprendre la beauté ?

J'ai écrit un jour, et je ne m'en repens pas : « De quelque pays que je revienne, que ce soit de la noble et gracieuse Toscane, que ce soit des bords lumineux du Lac majeur, de nos radieuses Pyrénées, de Venise reine de la mer, ou de notre voluptueuse Provence, la *gueuse parfumée*, — en vérité je déclare que ce n'est jamais sans la plus douce, la plus complète, et la plus intime des émotions que je me retrouve, un soir, sur les bords peu célèbres de l'Aa, près de mon village ! »

2. — Art et poésie Et voyez en effet : ce pays que le voyageur distrait dédaigne, le déclarant plat, nul et monotone, est justement celui qui a inspiré les plus grands paysagistes du monde. Je dirai plus : c'est ici qu'est née la peinture des paysages. La splendeur des mers, des lacs et des montagnes n'a jamais révélé à l'homme, ce que lui a révélé ce bas pays : la lumière dans ses jeux, ses finesses, ses prodigieuses richesses.

Notre Flandre, notre Hainaut, nos Ardennes françaises ont eu leur part dans la gloire des Arts en Pays-Bas, dans la lignée des peintres religieux des quinzième et seizième siècles, dans celle des peintres de toutes sortes qui ont illustré le dix-septième et le dix-huitième. La grandeur de l'art, dans ces contrées, a dépassé toute louange, et je n'ai même pas parlé de la musique qui aux temps modernes, a sa source principale en Flandre. — Une part de cet art est tout à fait spéciale aux contrées du Nord, et n'a eu qu'en elles son épanouissement, c'est le paysage. Une autre part encore lui appartient en propre : la peinture de genre, la représentation véridique et précise de la vie humaine. C'est dans cet art du paysage, et des mœurs, que Balzac découvrait un élément essentiel de caractère du Nord. Il observe dans cet art « la condition la plus nécessaire, la patience, et l'élément qui rend les créations durables, la conscience ». — Il ajoute : « le caractère flamand est dans ces deux mots : *patience* et *conscience*. »

La Flandre a sa poésie. On voit quelques-uns des plus rares poètes se sentir attirés vers elle. Aucun n'a pu sentir aussi profondément son charme que les poètes nés sur son sol. Le Nord a ses poètes à lui. Il a eu, il a encore des penseurs, des écrivains, des historiens, des philosophes. Mais il a aussi des poètes, qui ne sont que poètes, et qui ne sont pas des déracinés, mais bien des poètes indigènes, fidèles à l'inspiration de leur race et de leur pays. 26

Il suffit sans doute de citer le plus rare des exemples, en nommant Marcelline Desbordes-Valmore. Le lecteur rencontrera nécessairement la *divine* Marcelline, plus loin, quand on le mènera à Douai. Mais je ne puis compléter mon image de l'âme flamande, sans lui emprunter quelques traits. S'il fût jamais une nature de poète, ce fut bien celle qui germa dans cette âme provinciale. Jusqu'au bout de sa vie de douleur, il est toujours resté en elle quelque chose de l'enfant innocent qui rimait des compliments sentimentaux dans sa ville natale.

Elle se revoyait toujours à son entrée à Paris : « La petite flamande aux lèvres rouges, entr'ouvertes d'ignorance et de curiosité, entra tremblante…. La jeune flamande, amoureuse de propreté luisante qui régnait au foyer de sa mère, accoutumée en naissant à l'ordre silencieux et calme d'un ménage du Nord… » — Tout lui paraît beau des usages flamands, tout, — oui, — jusqu'aux petits détails de la vie : « Elle coupait gaiement

les longues tartines natales. Elle cultivait avec piété ce talent inconnu et dédaigné. »

Il n'est pas, je pense, un cœur flamand qui ne palpite, à l'idée des « tartines natales ». — Ainsi palpitait celui de Marcelline. Et dans sa pensée, elle s'en allait rêvant vers son paisible pays : « Elle revoyait une rue flamande, calme, silencieuse, animé seulement en été par leurs concerts de famille, où, le soir, autour de l'humble porte verte, on était assis sur la fraîcheur du seuil, formé d'une vaste pierre unie et bleue. »

Et elle écrit à sa sœur : « Sous le grand toit de notre cour, vous souvient-il d'un nid d'hirondelles ?… Nous étions bien, tous ensemble sous le même toit. Là, mon père, sur le seuil ; là-haut, maman que je voyais aller et venir à travers les flots de linge blanc. Vous, ma sœur, doucement vous faisiez votre ouvrage de jeune fille. Moi, enfant, je rentrais de l'école dans la maison bien-aimée. » 27

Ces douces images, vieilles de cent ans, sont-elles toujours semblables à la vérité ? — Depuis les jours de Marcelline, sans aucun doute, les choses ont bien changé. La grande secousse de l'industrie a bien transformé sa « paisible Flandre ». Elle ne l'a pas supprimée. Près des grandes usines en feu, non loin des noirs puits de mine on retrouve toujours les images d'autrefois.

Elles sont toujours vraies, vivantes… J'ai tort de dire : *elles sont.* — Non pas ! Elles *étaient*, — avant l'invasion, le pillage, l'incendie, les rançons, les arrestations, les pelotons d'exécution, les enlèvements ! Elles ne sont plus. Avec l'activité du Nord, la joie est morte.

Renaîtra-t-elle ?

On reconstruira les usines, les fours, les cheminées ; on videra les mines inondées. Le travail reprendra. Mais quand reverra-t-on les bonnes demeures, les jardins fleuris, les villages cossus groupés autour des jolies églises ? Et les mœurs aimables, les sociétés d'amis, les cortèges, les ducasses, le sourire du pays des rudes travailleurs ?

J'ai tâché de définir par quelques traits l'âme de cette région, l'âme du peuple qui l'habite. L'âme du peuple et l'âme de la région sont toutes semblables. C'est un sol fécond mais rude par la nature et le climat ; il ne peut être conquis que par des volontés ardentes et des esprits réfléchis.

Ce contraste n'est pas propre à notre région. Un jour le grand citoyen de Lyon, Aynard, cherchait à me décrire le Lyonnais, et ses mots, par comparaison, semblaient s'appliquer à l'homme du Nord. Il est, disait-il, « de cœur chaud et d'aspect froid » ; à la fois il aime « la liberté et le travail ». — Sa religion est « profonde, douce et raisonnable ». — Il résumait tout cet état d'âme par une expression qui paraîtra à d'aucuns paradoxale, mais qui ne l'est pas : *un enthousiasme pratique.* — Ce mot n'est pas pour surprendre sans doute nos amis d'Angleterre et d'Amérique, chez qui de pareils états d'âme ne sont pas rares.

Mais si notre peuple du Nord de la France a quelques traits communs qui le rapprochent d'autres grands peuples travailleurs du Monde, on ne peut pas dire qu'il leur ressemble. Il ne se ressemble qu'à lui-même, 29
et il y tient. Fidèle à son sol, incapable d'émigrer et de porter ailleurs son activité, il a un caractère particulier, *régionaliste*, bien marqué, auquel ajoute encore l'heureuse persistance de la langue flamande dans les arrondissements septentrionaux.

Ce *régionalisme* ne nuit en rien au patriotisme français, qui est dans le Nord d'une ardeur sans pareille. Il a des racines anciennes. Aux temps des guerres d'autrefois, où notre nationalité même a couru des dangers, la France avait de grands partisans dans la contrée limitrophe des Pays-Bas. — Jeanne d'Arc écrivant à ses bons amis du Hainaut, les appelait ainsi : « *Mes doubles Français !* »

Après la conquête de Louis XIV, le pays s'incorpora si vite et si bien à la France, que l'on pouvait se demander s'il n'avait pas toujours été français. Il semblait l'être par nature. C'est pour cela que Lamartine disait, — comparant la Flandre à ces pays voisins de Rome qui si naturellement se fondirent dans la grandeur romaine : « *C'est le Latium de la France.* »

Lorsqu'en un moment fatal, à la fin du règne du grand Roi, la Flandre en

partie fut reprise à la France, ce fut un désespoir. En souvenir du deuil national, on frappa une médaille, qui figurait la France en larmes, et, sur l'écusson royal qu'elle tenait, un lys effacé. — On jouait sur le nom de *Lille* et *Lilium* le nom du Lys. — La médaille avait pour devise les mots : « *La France pleure, parce qu'elle a perdu Lille !* »

Cette figure du passé m'est revenue à la mémoire durant ces longs, interminables mois, où Flandre, Hainaut, Artois, Cambrésis, Ardennes, où toute la magnifique région dont Lille est le centre, furent séparés de la France, — La France pleurait. Elle avait perdu les plus belles fleurs de sa couronne.

C'est quand elle s'est vue séparée de ses enfants que la France a senti combien elle les aimait. Et maintenant elle les a retrouvés. L'ennemi barbare est vaincu. Il a fui. Il a débarrassé de son odieuse présence ces contrées meurtries, si longtemps coupées de la patrie. Et les contrées voisines n'ont plus à craindre son invasion et les attentats nocturnes. — Les voici ! — La France triomphante les serre sur son cœur. Mais dans quel état elle les retrouve ! Couvertes de plaies, mais, de quelles plaies ? atroces et méthodiques, savantes, perfides.

Vous allez, lecteur, en voir ici le fidèle et consciencieux tableau. Il faut le voir, le connaître, simplement, sincèrement, ne fût-ce que pour prendre virilement une résolution inéluctable, qui s'impose à la France et à tous ses amis, — qui s'impose à la civilisation dans le monde entier. — Il faut rendre la vie, là où l'ennemi a voulu la détruire.

Au-dessus de toute volonté, doit planer celle-ci :

La résurrection des contrées dévastées, résurrection complète, dans leur richesse, et dans leur beauté !

Henry Cochin.